

# Dossier



## *Géopolitique et volonté*

**La plupart des membres du Club se souviennent sans doute qu'Hubert Védrine, ancien ministre des Affaires étrangères du gouvernement Jospin, a animé notre débat du 11 mars 2008. Un compte rendu lui a été envoyé et il en a validé le contenu. La situation mondiale y est décrite dans tous ses aspects. L'Europe est invitée à réagir. Elle ne le peut, à sons sens, que si la France, la Grande Bretagne et l'Allemagne arrivent à définir un modus operandi commun.**

Meriem Sidhoum Delahaye

La fin de l'Union soviétique a signé l'émergence d'un monde global. Un monde global caractérisé par **l'absence totale de grille d'analyse homogène**. De la fin de la deuxième guerre mondiale à la chute de l'URSS tout le monde s'accordait sur le fait que l'on vivait une guerre froide. Tout le monde s'accordait sur le fait que deux camps se faisaient face ; qu'en dehors de ces deux camps, on appartenait au Tiers Monde. Mais il n'y avait aucun doute sur l'état de guerre froide.

Depuis, **le consensus a volé en éclat**. Le monde global dans lequel on évolue, depuis 1991, se prête mal **à une définition unique et partagée**. On peut certes, assez aisément, le définir en termes économiques – mondialisation, économie de marché, réglementation/déréglementation... Mais en terme géopolitique, la tâche s'avère particulièrement ardue. **De nombreuses grilles d'analyse** qui, loin de se recouper, s'entrechoquent sont à l'œuvre.

**Une version optimiste apparut dès la fin de l'URSS**. Pour ses adeptes, l'Occident a gagné. Son modèle basé sur la démocratie et l'économie de marché va, peu à peu, s'étendre au reste du monde. C'est, selon l'expression de Fukuyama, la "fin de l'Histoire". L'humanité va entrer dans une nouvelle ère de prospérité et d'aplanissement des différences. L'uniformisation des modes de vie – partout les mêmes boutiques, les mêmes fast food - et l'explosion des technologies de l'information – chacun avait son portable et/ou sa liaison Internet – semblent, dans un premier temps, lui donner raison.

**A rebours de cette vision, d'autres soulignèrent les antagonismes, malentendus et autres rivalités** qui persistent dans le monde. Huntington qui se classe dans cette catégorie invite à ne pas les ignorer. Dans le cas contraire, on assistera, selon lui, à un choc des civilisations entre l'Occident d'une part et le monde chinois, musulman... Il en dénombre ainsi sept. Son pessimisme tombe comme un pavé dans la soupe de l'optimisme ambiant. Il lui est, presque reproché, de prôner la guerre des civilisations.

Pourtant, dès le milieu des années 90, les nuages s'accumulent. **De graves événements commencent à ébranler l'euphorie générale**. L'assassinat de Rabin, la fin du processus de paix au Moyen Orient, la montée de l'islamisme, les élections intermédiaires américaines qui signent l'arrivée en force des néo-conservateurs et un changement radical de la politique des Etats-Unis... inaugurent une ère de défiance. On assiste aussi la "renaissance" de la Russie, à la percée de la Chine et d'autres pays émergents qui revendiquent, d'une manière pressante, une place comparable à leur poids dans les institutions internationales. On voit émerger des fonds souverains puissants. Enfin, la question énergétique redevient centrale. Ces mutations marquent **la fin du monopole du pouvoir déteu, pendant près de cinq siècles, par les Occidentaux**.

Les enjeux stratégiques, économiques, énergétiques, démographiques... de cette rupture sont immenses. Aujourd'hui, Américains et Européens n'ont d'autre choix que **de sortir des deux formes modernes de l'"irréalpolitique" dans lesquelles ils semblent s'enfermer**. Le credo des Américains ? Seule la force, militaire en particulier, permet de régler les problèmes. On en voit bien les limites en Irak comme en Afghanistan. Les Européens ? C'est le règne de la pensée molle. L'optimisme est toujours de rigueur. On continue à se payer de mots sur la communauté internationale, la tolérance, l'ouverture. Cette posture est naïve. Elle est surtout dangereuse car inopérante.

L'urgence d'une "réalpolitique" occidentale est, face aux défis du monde, une impérieuse nécessité. Elle ne peut émerger que d'une politique très lucide, très réaliste, non chimérique, très intelligemment coordonnée entre les Etats-Unis et l'Europe. On n'en prend, hélas, pas le chemin. Dans le monde globalisé, tout le monde est en compétition avec tout le monde. **L'Europe doit se réveiller**. Soit elle fait le choix de la puissance, soit elle sera impuissante et risque de devenir "l'idiot" du village mondial.

**H. V.**

### **Le consensus a volé en éclat**

**De nombreuses grilles d'analyse**, loin de se recouper, s'entrechoquent sont à l'œuvre.

La première, que l'on peut qualifier d'optimiste, a émergé dès la fin de l'URSS. Etablie par Bush père, cette analyse consacre **le début d'un nouvel ordre mondial**. Un courant d'optimisme extrêmement fort parcourt alors sinon le monde entier, du moins l'Occident. C'est, pour les observateurs de l'époque, la fin d'un cycle. Celui des guerres – guerre de 14-18, seconde guerre mondiale, guerre froide... - qui ont jalonné le 20<sup>ème</sup> siècle. Les médias, en particulier, relaient l'idée d'une communauté internationale enfin pacifiée. On serait enfin entré dans un monde où la charte des Nations Unies va être appliquée, le droit international respecté... **Un monde qui se situe au-delà des conflits**. Un monde sans divergences fondamentales. Un monde qui s'accorde, somme toute, avec la démocratie et l'économie de marché. C'est, selon l'expression popularisée Fukuyama, la fin de l'Histoire.

**Certes, quelques difficultés peuvent persister**. Mais elles relèvent, selon les hérauts du moment, de problèmes pratiques d'organisation, de management, et non de désaccords conflictuels idéologiques. On a vu fleurir, à ce moment là, tout **un jargon sur la gouvernance** véhiculé notamment par la Banque mondiale. La gestion des sociétés elle-même n'y échappe pas. **L'analyse en termes de luttes politiques est considérée comme obsolète**. Tout se ramène désormais à la gouvernance, de préférence la bonne.

**Cette approche était, il est vrai, renforcée par une série de phénomènes apparents**. Le plus tangible étant l'uniformisation des modes de vie. Partout les mêmes boutiques, les mêmes fast food. Tout le monde était connecté. Qui par un portable, qui sur Internet. C'est la mondialisation "heureuse" décrétée où **les Etats-nations, ringards et dépassés, n'auraient plus qu'un rôle résiduel à jouer**. Une mondialisation menée par les nouveaux acteurs : grandes entreprises, embryon de justice internationale, ONG...

**La deuxième, tout à fait contraire, est celle du choc des civilisations**. Huntington s'oppose à la vision optimiste de Fukuyama. Aux antipodes de la vision d'une mondialisation heureuse, Huntington souligne **l'existence d'antagonismes profonds, de malentendus majeurs et de tensions extrêmes dans le monde**. Il y voit les prémises d'un possible clash des civilisations entre le monde occidental et, il en dénombre sept ou huit, le monde musulman, le monde chinois... Un concert de protestations accueille cette perspective, nettement plus pessimiste. L'interprétation est jugée régressive par la plupart des progressistes autoproclamés de la scène mondiale et tout le monde fit comme si Huntington prêchait la guerre des civilisations.

**A partir du milieu des années 90, plusieurs graves événements mondiaux semblent donner raison à ce dernier**. Il y a eu l'échec de la conférence des Nations Unies de Durban sur le racisme, l'assassinat de Rabin qui signe la fin des pourparlers de paix au Moyen Orient, les élections intermédiaires américaines, en 1996, qui annoncent l'arrivée en force des néo-conservateurs...

On assiste notamment, bien avant le 11 septembre 2001, à **un changement radical de la politique américaine**. On passe donc d'un monde bipolaire simple, celui de la guerre froide, à une configuration nouvelle, plus complexe, que l'on a du mal à définir. Ce "nouveau" monde est-il unipolaire ? Multipolaire ? Ou encore multilatéral ? Une chose est sûre : la réalité du monde est trop complexe pour un seul acteur. Et les questions nombreuses. Quels sont par exemple les acteurs dans le monde d'aujourd'hui ? Est-ce toujours les Etats ? Leur rôle est-il toujours aussi déterminant ? Y a-t-il d'autres forces qui ont récupéré les pans de souveraineté abandonnés ? Si oui, quelles sont-elles ? Comment s'articulent les relations marché, entreprises, Etats... ?

Sur toutes ces questions, **le consensus est inexistant**. Quel que soit le bout de la loupe par lequel on regarde, c'est la confusion et le désordre qui dominent. En Europe où le fonds kantien est vivace, l'optimisme est toujours en vigueur. On ne voit pas que de nouvelles puissances sont en train d'émerger et de nouvelles règles du jeu se mettre en place. C'est la fin du monopole du pouvoir détenu jusqu'ici par les Occidentaux.

### **La fin du monopole du pouvoir**

Pendant, cinq siècles, les Occidentaux ont eu une extraordinaire capacité à définir et à façonner l'histoire. A partir des grandes découvertes, l'Europe a dominé le monde sur quatre siècles. Les deux guerres mondiales qu'elle a connues sur son propre territoire ont marqué son déclin dans les affaires du monde. Cette domination a été « prolongée », pendant près d'un siècle, par les Etats-Unis. Cette période s'achève. Leur puissance est certes encore colossale. Employée intelligemment, ce qui n'est pas toujours le cas, elle peut même durer encore très longtemps. **Mais ils ne sont plus les seuls maîtres du jeu**. Un certain nombre de phénomènes relativement récents échappent complètement à leur contrôle.

Cela est particulièrement incontestable dans la sphère économique et financière. Il y a la montée de la Chine ; l'apparition de grandes entreprises globales de pays émergents ; la puissance des fonds souverains... Cela se vérifie aussi lors des négociations internationales. Sur quelque sujet que ce soit, les Occidentaux ne sont plus assurés de rassembler une majorité autour de leurs vues. Cela se confirme en outre dans la résistance de ces sociétés au credo "démocratiser" de l'Occident et le rejet de la démocratie à l'occidentale. Cela se constate enfin au niveau démographique. Un milliard d'occidentaux environ sur 6,5 milliards d'habitants. Dorénavant, les pays émergents, Chine, Inde, Afrique du Sud, Brésil..., ou qui émergeront dans le futur aspirent, ce qui est légitime, à prendre une place qui corresponde à leur poids notamment dans les institutions internationales. A défaut de prendre cette ambition au sérieux, ils seront tentés, comme les Etats-Unis le font depuis longtemps, de tout simplement les contourner. Pour les Occidentaux, on le voit, les enjeux, stratégiques, économiques, énergétiques, démographiques sont immenses. D'autant que leur dépendance, notamment dans les domaines de l'énergie et des matières premières, est grande.

Que faire ? Comment passer d'une situation de pouvoir absolu à autre chose ? Quels peuvent être les contours de cet autre chose ? **Les Occidentaux devraient, à mon sens, éviter l'écueil des deux formes d'"irréalpolitique" moderne.**

La première, marquée par **la tentation de l'hubris**, est celle des Américains. Elle a émergé avec les élections sénatoriales de 1996, s'est amplifiée avec l'arrivée des néo-conservateurs et poursuivie, religieusement, par G. W. Bush. Son credo ? « Tout peut être réglé militairement ». Rumsfeld, ancien Secrétaire à la Défense, en est la figure emblématique. On en voit le ratage au Moyen Orient. Pourtant, quelque soit le prochain président américain

**La deuxième, celle des Européens, consacre l'ingénuité.** Depuis la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale, une forme de "boy scoutisme" européen s'est installée. Le terme puissance est devenu un quasi gros mot dans la bouche des Européens. On cultive les grands sentiments sur la nécessité de s'entendre, la communauté internationale, le règlement "à l'amiable" des problèmes du monde, dans le cadre des institutions internationales telles que l'ONU ... En un mot, une attitude de diversion sinon de fuite. **Cette posture, naïve, est surtout dangereuse car inopérante.**

## L'Europe doit se réveiller

Un monde multipolaire est en train d'émerger. Il pourra se faire avec l'Europe. A condition qu'elle accepte l'idée de puissance. Il pourra, tout aussi bien, se faire sans l'Europe dans le cas contraire.

Aujourd'hui, l'Europe ressemble à un mot valise où chacun met ce qu'il veut. On ne sait pas très bien la définir. Est-ce la Commission européenne ? Le parlement ? Les gouvernements rassemblés dans le Conseil européen ? Les opinions publiques de chacun des 27 pays ? La réponse n'est pas évidente. Cette difficulté à lui donner une définition claire est révélatrice de l'état d'impuissance dans lequel est plongée l'Europe.

Ce n'est pas le cas ailleurs. **Il n'y a pas de doute sur ce que veulent les Américains.** Ils ont des fondamentaux – une certaine vision de leur rôle et leur mission dans le monde globalisé - qui sont respectés quel que soit le locataire de la Maison Blanche.

**Il n'y en a pas non plus sur la Chine.** Elle veut clairement retrouver la place qui était la sienne jusqu'en 1820 lorsqu'elle affichait 30 % du PIB mondial. Serait-elle tentée par le prosélytisme des valeurs "universelles" chinoises comme l'ont fait les Occidentaux pendant des siècles ? La "guerre" des valeurs n'aura pas lieu, selon de nombreux spécialistes. En revanche, la "guerre" économique pour la sécurisation de ses besoins en énergie, uranium et autres matières premières ainsi que les voies d'accès est déjà à l'œuvre en Afrique, en Amérique Latine...

**Il n'y en a aucun sur le projet russe.** La fin de l'URSS et l'effacement de la Russie sur la scène mondiale ont été très mal vécus. Les Russes ne veulent plus de la situation où une cohorte d'experts occidentaux venait leur dire ce qu'ils devaient, comme ce fut le cas pour les pays africains après l'indépendance. Pour preuve ? L'élection et réélection de Poutine, hier, de Medvedev aujourd'hui avec près de 70 % des voix.

**Les Européens, pendant ce temps, se tâtent, tergiversent, hésitent.**

Il n'y a pas de réel consensus sur l'Europe à bâtir dans le monde multipolaire en gestation. Certes tous les Européens sont pour la paix, la démocratie et les droits de l'homme. Mais **il n'y a, accord entre les 27, ni sur une Europe puissance à la française, qui est contestée par hédonisme, ingénuité ou atlantisme. Ni sur ce que ferait cette Europe puissance vis-à-vis des Etats-Unis, de la Russie ou de la Chine ou encore au Proche-Orient.** L'Angleterre et l'Allemagne notamment s'interrogent. « Je ne connais que deux choses : le Royaume Uni et le reste du monde », a déclaré récemment Gordon Brown. De son côté, l'Allemagne semble renouer avec la tentation de la domination européenne. Le couple franco-allemand n'est plus, à ses yeux, indispensable.

Pourtant, seuls les Allemands, les Anglais et les Français qui ont, chacun, des arrière-pensées, sont à même d'amorcer, de façon discrète et peu spectaculaire, une réflexion approfondie sur le rôle que peut et veut jouer l'Europe dans un monde dont la transformation est rapide et où les dangers s'accumulent.

Car il ne faut pas se tromper. **Si l'Europe n'est pas puissante, elle sera impuissante.** Le match se jouera entre Américains, Chinois, Russes... Les Européens, pour leur part, seront contraints à regarder passer les trains.